



**LE VIOLON**

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de \$1.00 par année, inva-  
riablement payable d'avance. Nous le vendons  
aux agents seize cents la douzaine.  
Toutes communications doivent être adressées  
comme suit :

LE VIOLON,  
45, Place Jacques-Cartier,  
MONTREAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTREAL, 21 JANVIER 1888

**Dernière séance du Cabinet Mercier**

Avant de partir pour la Georgie, l'hono-  
rable M. Mercier a convoqué à Montréal  
une séance extraordinaire de son cabinet.

A cette séance ses collègues devaient re-  
cevoir des instructions sur la ligne de con-  
duite qu'on devait tenir pendant son ab-  
sence.

A l'ouverture des procédés le président  
prit la parole :

La Providence a voulu que son homme  
subit une longue et cruelle maladie,  
soufferte avec une résignation véritable-  
ment chrétienne, pendant que les négo-  
ciations de l'emprunt de \$ 3,500,000  
étaient en voie de se terminer favorable-  
ment. Nous avons eu affaire à des  
Juifs et à des ennemis de la foi libérale.  
Salomon s'est montré pour nous un véri-  
table Shylock. Il est venu à moi avec une  
balance demandant sa livre de chair. Il a  
poussé l'effronterie jusqu'à demander que  
l'emprunt fut garanti par le gouvernement  
fédéral. Vous comprenez, mes bons amis,  
qu'il n'y eut plus alors moyen de moyen-  
ner. Il ne s'agissait plus de 3½ par 100,  
mais de 4½. Ce contretemps m'a causé une  
révolution de bile et j'ai dû garder la mai-  
son pendant plusieurs semaines. Pendant  
ma maladie, j'ai jonglé à plusieurs plans  
pour mon emprunt, mais aujourd'hui il n'y  
a encore rien de bien départif.

McShane.—Il me semble que la Provi-  
dence n'aurait pas dû refuser une bonne  
inspiration à son homme. Mon cher Mer-  
cier, tu crois toujours que tu as assez d'atout  
dans ton jeu pour faire toutes les levées tout  
seul. Tu ne te confies pas assez souvent aux  
amis. Avec moi, tu restes muet comme une  
carpe chaque fois que je te parle de l'em-  
prunt.

Les reporters de journaux m'assiègent  
tous les jours pour en avoir des nouvelles et  
je n'ai rien à leur répondre. Ils sont sur le  
point de croire que je suis un zéro dans  
l'administration des finances de la pro-  
vince.

Mercier.—Assez ! assez ! Jimmy. Tu sais  
bien que je n'aime pas que mes collègues le  
prennent sur ce ton-là avec moi. Je veux  
que les ordres du premier ministre soient  
respectés. Je t'ai défendu de me parler de  
ça et tu me taquines de nouveau sur ce  
sujet.....

McShane.—Quoi ! qu'est ce qui arrivera ?  
Je voudrais bien le savoir.

Mercier.—Il arrivera qu'un de ces quatre  
matins tu te trouveras le bec à l'eau, pas  
plus de portefeuille que sur la main. C'est  
la vingtième fois que je t'avertis, mon ami.  
J'aurai mon emprunt quand bon me sem-  
blera et ce n'est pas de tes affaires. Ne me  
reparle plus de ça, sinon tu vois la porte.

McShane.—Bon ! la porte ! c'est ce qu'  
je voudrais voir. Tiens, je te gage mille  
piastres que tu n'es pas capable de me  
mettre à la porte. Tiens, voici l'argent en  
cash. Je suis prêt à le déposer. Prends-tu  
le pari ?

Mercier.—Oui, je prendrai le pari, mais  
à mon retour de Georgie. Rira bien qui rira  
le dernier. Maintenant, voyons les ques-  
tions qu'il y a à discuter aujourd'hui, avant  
mon départ.

Gagnon.—Que dirons-nous aux amis à  
propos de la date de la session ?

Nous en avons promis une pour l'au-  
tomne dernier, et les députés grillent de  
toucher à leur indemnité maintenant que  
vous l'avez augmentée.

Mercier.—La session ne peut avoir lieu  
qu'après que j'aurai effectué mon emprunt.  
Après avoir passé les mois les plus froids  
dans la Géorgie, j'irai emprunter de l'ar-  
gent en France. Ça prendra du temps,  
comme vous voyez.

Turcotte.—Mais il y a quelques élections  
à faire. Devrons nous attendre votre retour  
pour nous mettre en campagne ?

Mercier.—Ces élections devront être né-  
cessairement faites avant la session, si nous  
voulons arriver devant les chambres avec  
une majorité. Vous consulterez mon col-  
lègue Beausoleil sur ce sujet. C'est lui qui  
arrange les finances. C'est lui qui décidera  
la chose.

Shehyn.—Et moi, comme trésorier ?

Gagnon.—Toi, comme trésorier, tu n'as  
rien à faire pour le quart d'heure. Lorsque  
la session arrivera tu apprendras par cœur  
un joli petit exposé budgétaire que Lange-  
lier va te préparer. Tu peux dormir sur les  
deux oreilles en attendant.

Duhamel.—Il y a devant le conseil exé-  
cutif des plaintes de MM. Bazinet, Cardin,  
Pilon et Goyette. Ces messieurs tiennent  
mordicus à être nommés ministre de l'agri-  
culture.

Mercier.—Ils peuvent se fouiller. J'ai  
assez de ministres sans portefeuille, ça va  
devenir une " nuisance." Passons à un  
autre sujet.

Gagnon.—Notre cabinet n'est pas en aussi  
bonne odeur qu'on le pense devant le  
peuple. Il faudra d'une manière ou d'une  
autre que notre politique reçoive la sanc-  
tion du St Siège ou du moins de la majorité  
des évêques du pays.

Mercier.—J'y ai songé lorsque j'ai fait  
envoyer à Rome un magnifique missel  
comme cadeau pour notre Saint Père à l'oc-  
casion de son Jubilé. Je suis tout étonné  
de n'avoir rien reçu de Rome jusqu'au-  
jourd'hui.

Turcotte.—Il faudra donner instruction  
au secrétaire provincial d'écrire un mot à  
Rome. Si nous avons quelqu'un pour nous  
recommander par là-bas, nous recevrons un  
écrit flatteur que nous interpréterons comme  
l'approbation du St Siège à la politique  
libérale.

Duhamel.—Mais quel est l'évêque ou le  
cardinal qui nous recommandera ?

Mercier.—C'est difficile à trouver. Vous  
devez être assez futés tous ensemble pour  
trouver quelqu'un. Vous vous occuperez  
de ça pendant mon absence. Il y a à don-  
ner la place de chef de police de Montréal.

Vous savez, mes amis, que nous devons  
toujours conduire le conseil-de-ville, nous  
y sommes en assez grand nombre. Vous  
vous rangerez tous de l'opinion de l'échevin  
Beausoleil. C'est le boss man du parti. Ce  
qu'il fera, sera bien fait.

Duhamel.—Soyez sans inquiétude sous ce  
rapport. Nous avons tous l'œil à cette no-  
mination. Ce qui m'intrigue le plus au-  
jourd'hui, c'est la candidature libérale dans  
Hochelaga. Allons-nous forcer la nomina-  
tion de Madore ?

Mercier.—Comme de juste. Madore est  
un pur. Il faut l'élire à tout prix. Tiens,  
je m'aperçois que Jimmy est parti sans me  
donner la main. Ah ! le mauvais garnement.  
Vous savez qu'il n'est pas clair de son  
affaire de Laprairie. Laissez-le se dépêtrer  
de là du mieux qu'il pourra. Il se croit plus  
smart que les autres, eh bien qu'il en donne  
la preuve lui-même maintenant qu'il est  
dans le pétrin.

Encore un mot avant de vous quitter. Ne  
laissez pas Bourgoïn trop longtemps à  
Washington. Les yankees sont capables de  
lui monter un mauvais coup. Adieu, mes  
amis. Lorsque je reviendrai, venez à ma  
rencontre avec la Bande de l'Harmonie. Je  
ferai en sorte d'arriver le soir pour avoir  
une procession aux flambeaux. J'aime ça  
moi, les processions et la bande.

**La place de chef de Police.**

Il y a nombre d'aspirants à la place de  
chef de police, car un traitement de \$3,000  
par année n'est pas à dédaigner.

Le secrétaire du comité de police nous a  
communiqué copie de quelques lettres qui  
lui ont été adressées par les candidats :

Montréal, 14 janvier.

Messieurs du comité de police,

Je crois posséder toutes les qualifications  
requis pour devenir chef de police. J'ai  
fait plusieurs campagnes pour le gouverne-  
ment local et je puis être chaleureusement  
recommandé par l'honorable premier mi-  
nistre.

(Signé) CAMPEAU.

Montréal, 17 janvier.

Messieurs,

Si vous me nommez chef de police vous  
pouvez être certain que je ferai fermer toutes  
les hôtelleries et auberges chaque dimanche.

(Signé) OSCAR.

Montréal, 16 janvier.

Messieurs,

Les pompes de l'immoralité ont extravasé  
leur irradiation pernicieuse et corruptrice  
dans les classetres ouvrières qui s'en drapent  
comme d'un manteau néfaste. Un chéfre  
de police dont le bras serait armé du pal-  
lium de la justice paralyserait l'hydre  
obsécne du vicetre d'une manière auxiliaire  
dans notre société. Je me crois subsidiaire-  
ment qualifié pour ce postre et je vous offre  
mes services avec toute l'humiliation que  
mérite votre comité.

(Signé) GALIPEAU.

**Aux Etats-Unis.**

L'ONCLE SAM—Envoyez fort, monsieur  
Mercier, vous n'y êtes pas encore. Essayez  
encore une fois, peut être y arriverez vous.  
Le 3½ par cent est difficile à atteindre.

**Histoire Ancienne.**

Marcus Porcius, un ivrogne sans le sou,  
entra un jour dans l'auberge de Flavius  
Clemens, sur la voie Ardeatine, pendant la  
dictature de César, et demanda un verre de  
whisky.

Après avoir rempli sa coupe jusqu'au  
bord, il l'avalait tout d'un trait, s'essuya le  
menton, descendit sa veste et offrit une  
pièce de cinq sous à l'aubergiste.

Celui-ci lui remit deux sous en lui disant :  
—Je vends mon whisky cinq sous le verre,  
mais lorsque c'est en gros je ne le vends que  
trois sous.

Anna et Sophie se sont rencontrées hier  
dans le salon de madame Bisquanquoïn et  
ont parlé de leur amie Marie-Louise.

Anna.—Le mariage que l'on croyait cassé  
est repris. Son amant dit aujourd'hui qu'elle  
pue bon.

Sophie.—Mais, c'est impossible. Ce qu'il  
lui reprochait était impardonnable.

Anna.—Tout va bien maintenant. Elle  
achète les parfums les plus délicats, le White  
Rose, le Jockey Club, le Yang y Lang, chez  
McGale, 2123 rue Notre-Dame, où ils se  
vendent à bien bon marché.

On trouvera toujours à la pharmacie  
McGale les parfums suivants : Kuli-Kuli  
Violette, Martha Washington, Spanish Jas-  
mina, Florida Breeze, Stephanatis, et le  
musc donc. Après ça tirons l'échelle.

\*\*

Un marchand en gros de la rue St. Paul  
disait hier à un de ses amis : Lorsqu'un  
client hésite à me donner une commande,  
j'ai un moyen assuré de le décider à acheter.  
Je l'invite à prendre un verre de vin ou de  
bière au restaurant Commercial de Louis  
Bergevin, No. 127 rue McGill, coin de la  
rue St. Paul. Toutes les liqueurs et tous les  
cigares sont de la première qualité et plai-  
sent infailliblement aux connaisseurs.

**COUPS D'ARCHET**

Les dépêches d'Augusta, Georgie, man-  
dent que de légères secousses de tremble-  
ments de terre ont été constatées dans cette  
ville.

Qu'arrivera-t-il à la Georgie, lorsque M.  
Mercier et ses amis y seront rendus pour y  
tramer l'emprunt. Ils y vont certainement  
tout bouleverser.

\*\*

—Joseph, dit un marchand de gros de  
la rue St. Paul à son nouveau teneur de  
livres, frais émoulu d'un collège commercial  
et porteur des meilleurs certificats, Joseph,  
on vient de m'apprendre que vous avez ou-  
blié la nouvelle combinaison du coffre-fort  
et qu'on ne peut plus arriver aux livres.

—Oui, monsieur, j'ai trouvé une combi-  
naison, et je l'ai écrite sur un morceau de  
papier.

—Où est-elle maintenant, cette combi-  
naison ?

—Oh ! monsieur, j'ai été très prudent.  
J'ai enfermé dans le coffre-fort le papier sur  
lequel je l'avais écrite. Elle est en sûreté,  
monsieur. Malheureusement, je ne m'en  
rappelle plus.

\*\*

Il a fait tellement froid à Québec la se-  
maine dernière qu'une des sentinelles a  
trouvé le thermomètre de la mess des  
officiers enveloppé dans un paillasson et  
buvant son propre alcool pour entretenir  
sa circulation.

\*\*

Toujours à propos du froid.  
—Chez moi, disait une dame de Saint-  
Roch, il fait tellement froid dans ma cuisine  
que je suis obligée de mettre des gants pour  
pouvoir laver ma vaisselle.

\*\*

En cour criminelle.  
Le Greffier.—Eh bien, messieurs du  
jury, êtes-vous d'accord sur un verdict ?  
Le Président.—Oui, nous sommes d'ac-  
cord.

Le Greffier.—Que dites-vous ? trouvez-  
vous le prisonnier à la barre coupable ou  
non coupable ?

Le Président.—Oui.

Le Greffier.—Oui ! Quoi ?

Le Président.—Nous trouvons le prison-  
nier à la barre coupable ou non coupable.

Le Greffier.—Mais, messieurs, il faut vous  
expliquer...

Le Président.—Comme de raison. Vous  
savez, nous sommes six pour le trouver cou-  
pable, et six pour le trouver non coupable.  
Ainsi nous sommes d'accord là-dessus. Vous  
pouvez nous décharger maintenant.

\*\*

Scène sur la rue Notre-Dame. Une femme  
fait signe à l'automédon d'un char urbain  
de s'arrêter.

Le conducteur s'adresse à la femme.  
—Voulez-vous embarquer, madame ?  
—Est-ce que ce char-là traverse la rue  
Albert.

—Non, mais il passe deux blocs en avant.  
Embarquez-vous ?

—Vous dites deux blocs en avant ?  
—Oui, madame,  
—Est-ce que vous ne passez pas plus près  
que ça ?

—Non, madame, à moins d'arracher le  
track. Les passagers en dedans commencent  
à s'impatienter, madame.

—J'entrerai dans votre char quand il me  
plaira. Vous ne me forcerez pas, entendez-  
vous ? Combien me faudra-t-il de temps  
pour arriver à la rue Dominion ?

—Environ une demi-heure, ça dépend des  
rencontres. Allons, vous décidez-vous.

—Je vous rapporterai au bureau, mon-  
sieur. Tenez, voici un autre char qui arrive  
en arrière de vous. Je crois que je vais le  
prendre, il n'y a pas la moitié du monde  
que vous avez dans celui-ci.

\*\*

Dans un magasin de lampes de la rue St  
Laurent.

Le Marchand.—Oui, monsieur, je vous  
garantis qu'une de ces lampes vous écono-  
miserait cinquante pour cent d'huile pendant  
une année.

Le client.—Alors donnez m'en deux.  
C'est aussi bien sauver 100 pour 100 pen-  
dant que j'y suis.

\*\*

Dans un magasin de bijouterie.  
UNE DAME (au commis) Je voudrais voir  
quelque chose de convenable pour des  
étrennes à mon mari.

LE COMMIS.—Oui, madame. Je suppose  
que vous désirez quelque chose à bon mar-  
ché.

\*\*

Le jeu de bluff à Québec.  
Deux sports sont devant une table chaude  
avec un pot assez riche.